

ple, fondé par les bienfaits de l'agriculture, les apprécier au point de mettre au rang des dieux ceux auxquels il en devait la pratique, ériger une sorte de culte à l'agriculture, et y porter tant de soin et un zèle si éclairé qu'il atteignit et conserva, tant qu'il fut essentiellement agricole le degré de prospérité le plus remarquable par le concours de son élévation, de son développement et de sa durée. Nous voyons ce même peuple devenir ainsi le berceau des sciences et de la philosophie et, après environ 19 siècles de cette prospérité agricole progressive, finir par tomber dans le dernier degré de la misère et de l'avilissement, lorsque des conquérants barbares eurent ravagé et anéanti tous les moyens qu'un gouvernement sage et stable avait fait concourir pour assurer les succès et les bienfaits de l'agriculture.

L'histoire de la Grèce nous apprend que la population de ce pays, devenu depuis si célèbre, était vouée à l'abrutissement le plus ignoble jusqu'au temps où Cécrops vint d'Egypte, avec une colonie, faire connaître aux Grecs les ressources de la vie agricole, et parvint ainsi, en les retirant de leurs forêts, à soumettre aux lois de la vie sociale des hommes qui jusqu'alors ne se distinguaient que par leur immonde brutalité. On sait qu'elle a été la prospérité de la Grèce, on ne sait que trop aussi à quel état de dégradation elle a été livrée par ces mêmes conquérants qui ont ravagé ses campagnes et ruiné son agriculture, comme celle de l'Egypte.

Enfin, l'histoire du monde ne présente pas d'époque plus déplorable, plus malheureuse que celle où des peuples qui ne pouvaient plus exister chez eux, faute de cultiver la terre, ont envahi l'empire romain, ont saccagé ces belles campagnes, ces vastes contrées, où les citoyens les plus riches et les plus puissants de la république avaient regardé comme le plus grand bonheur de se livrer à l'agriculture et d'en répandre les avantages et les bienfaits. Aussi Cicéron, le prince des orateurs romains, dit-il, rien de plus utile, de plus agréable, de plus digne de l'homme que l'agriculture. On conçoit le degré d'honneur et de prospérité qu'avait alors acquis l'agriculture, quand on pense qu'elle avait inspiré à Virgile le beau poème des Géorgiques, qui fait si bien ressortir tous les avantages, tous les charmes de la vie agricole, et qui se résument en quelque sorte dans ces paroles si connues, *ô trop heureux cultivateurs s'ils connaissent leur bonheur!*

« On n'a jamais pensé, dit Smith, le fondateur de l'économie politique moderne, qu'un apprentissage fut nécessaire pour l'agriculture, qui est la grande industrie de la campagne. Cependant après ce que l'on appelle les beaux-arts et les professions libérales, il n'y a peut-être pas de profession qui exige une aussi grande variété de connaissances et autant d'expérience que l'art de la culture. La quantité innombrable d'ouvrages qui ont été écrits sur cet art dans toutes les langues, prouve bien que les nations les plus sages et les plus éclairées ne l'ont jamais regardé comme un sujet de facile étude. . . . Non seulement l'art du cultivateur, qui consiste dans la direction générale des opérations de la culture, mais même plusieurs des

branches inférieures des travaux de la campagne, exigent beaucoup plus de savoir et d'expérience que beaucoup d'arts libéraux, et la majeure partie des arts mécaniques. Un homme qui travaille sur la toile, sur le cuivre ou sur le fer, travaille avec des outils et sur des matières dont la nature est toujours la même ou à peu près; mais celui qui laboure la terre avec un attelage de chevaux ou de bœufs, travaille avec des instruments dont la santé, la force et le tempérament sont très différents selon les diverses circonstances. La nature des matériaux sur lesquels il travaille n'est pas moins sujette à varier que celle des instruments dont il se sert, et les uns et les autres doivent être maniés avec beaucoup de jugement et de prudence; aussi est-il rare que ces qualités manquent au simple laboureur; quoique de prétendus beaux-*sprits affectent* de le prendre pour un modèle de stupidité et d'ignorance. A la vérité, il est moins accoutumé que l'artisan au commerce de la société, son langage, le son de sa voix ont quelque chose de rude pour ceux qui n'y sont pas habitués; mais son intelligence, habituée à s'exercer sur une plus grande variété d'objets, est en général bien supérieure à celle de l'ouvrier, dont toute l'attention est ordinairement bornée du matin au soir à exécuter une ou deux opérations très simples. Tout homme qui, par relation d'affaires ou par curiosité, a peu vécu avec les classes du peuple de la campagne et de la ville, connaît très bien la supériorité des cultivateurs sur les ouvriers des villes.

Et Malthus, un des plus célèbres économistes anglais, en parlant de la population excessive de la Chine en attribue une des causes, « au grand encouragement donné à l'agriculture dès l'origine de la monarchie chinoise. En Chine, le cultivateur, tant on y est pénétré de la nécessité et de l'importance de l'agriculture, est placé pour le rang, au-dessus du marchand et du fabricant. En conséquence l'ambition des basses classes est de posséder quelque portion de terre pour la cultiver. Tous les ans, l'empereur de la Chine trace lui-même quelques sillons avec beaucoup de solennité, afin d'animer les cultivateurs par son exemple; les princes de la famille royale manient la charrue après l'empereur; chaque gouverneur accomplit la même cérémonie dans sa province. »

Le même auteur en parlant des causes de la population et des obstacles qui y sont apportées, dit; « Dans les établissements de l'intérieur de l'Amérique Septentrionale (Etats-Unis.) où l'agriculture est la seule occupation des colons et où on ne connaît ni les vices ni les travaux malsains des villes, on a trouvé que la population doublait en quinze ans. »

« De toutes les industries, dit le savant et judicieux auteur de l'*Economie Politique Chrétienne*, auxquelles l'homme peut se livrer pour assurer son existence et son bonheur, la plus solide, la plus appropriée à une juste distribution de la richesse, la moins sujette à de funestes vicissitudes dans l'activité du travail et dans le taux du salaire, celle qui maintient le plus heureusement l'équilibre dans la population, celle enfin que la Providence a offerte la première aux hommes, comme épreuve à la fois et comme consolation, est sans contre-

dit l'industrie agricole, c'est-à-dire le travail qui s'exerce sur le sol lui-même pour produire des aliments ou des matières premières. — L'agriculture, il est vrai, n'a même pas aussi rapidement la production de la richesse que le peut faire l'industrie manufacturière; elle ne crée point des fortunes individuelles aussi subites, aussi considérables; elle n'est pas susceptible d'employer promptement de vastes capitaux, mais elle apporte une meilleure distribution de l'aisance publique; elle amène une plus grande abondance de subsistances, un travail permanent et assuré, une plus juste fixation des salaires et une population plus saine et plus robuste. C'est à juste titre que, sous le rapport économique elle a dû avoir le premier rang dans l'industrie humaine. »

Écoutez encore quelques amis éclairés de l'industrie agricole :

« La culture des terres, dit M. Droz, est pour les hommes une immense manufacture : les terres fournissent une rente aux propriétaires, des profits aux fermiers, des salaires aux ouvriers de la campagne. Leur exploitation, est sous de nombreux rapports, l'industrie la plus importante; elle produit les subsistances et les matières premières; elle occupe la plus grande partie de la population; elle a sur les forces physiques de l'homme une influence salutaire; elle fait naître une prospérité moins sujette aux revers que celle dont la source est dans les manufactures et le commerce. »

« L'agriculture est, de toutes les occupations auxquelles l'homme peut se livrer, la plus utile et la plus honorable : la plus utile parce qu'elle sert immédiatement à sa conservation; la plus honorable, parce qu'elle est la plus indépendante, et qu'elle engendre toutes les vertus compagnes ordinaires des mœurs simples. Un laboureur cultive son champ, parce qu'il est sûr d'employer sa récolte; il n'a, pour cela, besoin ni de protection ni de récompense. Plus la société sera nombreuse, plus il aura d'intérêt à perfectionner et à étendre son travail, et c'est déjà une vérité reconnue que tout ce qui tend à accroître la population tend au profit du peuple des campagnes. » — (Ferrier.)

« L'agriculteur, dit le vicomte de Bonald, ne vit peut-être pas plus que l'industriel; mais il conserve plus longtemps ses forces exercées par des travaux plus pénibles mais plus sains. . . . On ne parle pas de l'intelligence du laboureur, bien autrement exercée par la variété des travaux, la conduite, la réflexion et les connaissances qu'exigent la culture de la terre et le soin des bestiaux, que celle de l'industriel occupé toute sa vie à faire tourner une manivelle, faire courir une navette, ou mouvoir un balancier.

« Que faut-il aux trois quarts des hommes, a dit l'Esprit-Saint, pour être heureux, si ce n'est de cultiver leurs champs tranquillement et de se reposer sans inquiétude à la fin de leurs travaux. » — (Macchabées, Liv. I. ch. 4. v. 8. et 12.)

Nous pourrions, s'il le fallait, multiplier les citations pour démontrer que chez tous les peuples civilisés, soit anciens, soit modernes, les hommes sages et pensants ont regardé l'agriculture comme la plus nécessaire, la plus essentielle et la plus impor-